

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 1 (1924)
Heft: 13

Artikel: Comment Jacques de Baroncelli à tourné "Pêcheur d'Islande"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-729174>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bon Yann, et il est heureux de voir un sentiment très tendre naître entre Yann et Gaud, les deux êtres qu'il aime le plus au monde après sa grand-mère.

Avant de partir au service, Sylvestre fait promettre à Yann d'épouser Gaud. Mais Yann est hanté par l'idée fixe que la mer — sa passion de toujours — ne lui permettra pas de s'abandonner aux douceurs d'un bonheur simplement humain. Il a prédit qu'elle voudrait célébrer avec lui de tragiques fiançailles et il a, par bravade, invité à ces noces funèbres tous les marins qui dorment dans le linceul mouvant des flots.

C'est pourquoi, malgré qu'il souffre de sentir que sa réserve, ses réticences désespèrent la tendre et douce Gaud qui n'attend qu'un mot de lui pour devenir la plus aimante des épouses, Yann s'efforce jusqu'en des orgies de matelots, à chasser de son cœur la chère image de la jeune Paimpolaise.

Cependant Sylvestre Moan, embarqué sur un navire de l'Etat, a été tué en brave au cours d'une expédition contre des pirates asiatiques. Et Yann apprend cette douloureuse nouvelle dans les circonstances les plus impressionnantes : un jour que la « Marie » est comme séparée du monde des vivants par les brumes de la mer d'Islande, surgit brusquement à ses côtés une autre goélette paimpolaise d'aspect fantômal et son étrange équipage, que l'on dirait composé de spectres immobiles, annonce les deuils qui viennent d'attrister « le pays » : la mort de Sylvestre, celle du père de Gaud qui, privée de ressources et ayant dû recueillir la vieille Moan, est obligée maintenant de travailler...

Yann comprend qu'il ne peut plus se dérober et à son retour, il épouse enfin Gaud malgré que le jour de la noce, la mer se déchaîne en tempête comme si elle était jalouse de leur bonheur.

Ce bonheur ne dure que six jours. Yann « l'Islandais » doit repartir pour la pêche de la morue en Islande. Les adieux sont déchirants. L'attente de Gaud est cruelle. Les semaines, les mois s'écoulent. Toutes les goélettes de Paimpol, l'une après l'autre, sont rentrées. Gaud maintenant ne peut plus même espérer. Yann n'est jamais revenu. Sa prédiction s'est accomplie. La mer, dans une lutte désespérée, dans un terrible corps à corps de l'homme et de l'élément, la mer, s'est emparée de lui comme d'une proie longtemps convoitée. Et après avoir donné sa dernière pensée à sa chère Gaud, veuve désormais, parmi tant d'autres veuves au pays de Paimpol, Yann a cru voir se dresser au sein des flots, pour l'y accueillir à son tour, les morts qu'il avait conviés à ses noces funèbres — ses vraies noces — avec la mer.

Comment Jacques de Baroncelli à tourné « Pêcheur d'Islande »

C'est à Paimpol que Jacques de Baroncelli est allé chercher l'inspiration première de son œuvre, puisque c'est à Paimpol que Pierre Loti, étudiant et observant les mœurs du milieu où il s'était volontairement fixé, a écrit *Pêcheur d'Islande*.

On montre encore là-bas la chambre où il travailla. M. René Jeanne, qui l'a visitée au moment où M. Jacques de Baroncelli tournait son film, la décrit ainsi : « C'est au coin d'une petite place et d'une rue, au premier étage d'une maison, une pièce minuscule qui emplit une tourelle poussée comme une verrière à l'angle de la bâtisse. Il faut, pour y arriver, traverser un magasin de drap et gravir un escalier dont les marches s'inclinent. Une fenêtre en meurtrière l'éclairait et une table de bois blanc est, avec un lit au couvre-pied rouge, le seul meuble qu'on y voie. Sur les murs crépis à la chaux, un crucifix et une image de la Vierge. Oui, il est vraisemblable que Loti ait écrit dans cette pièce austère son roman si tendre. »

Jacques de Baroncelli n'a pas eu de peine, d'ailleurs, à retrouver à Paimpol, en même temps que le souvenir de Pierre Loti qui y est demeuré fort vivace, les personnages et tous les sites vus et décrits par lui.

Yann Gaos et Gaud Mevel ont vécu, se sont aimés dans ces paysages que les fervents du poète littéraire visitent si volontiers : Port-Even, où subsiste la maison de la mère Moan, avec ses lits clos et sa curieuse planche à pain — cet intérieur a été scrupuleusement reproduit dans le film — et le petit port silencieux de Loguivy et le cimetière de Ploubazlanec, le cimetière des « disparus à Islande ».

Dans cette recherche de vérité et de sincérité, Jacques de Baroncelli a été constamment aidé par les Paimpolais eux-mêmes qui, comprenant à merveille la valeur morale inestimable de la reconstitution cinématographique d'une œuvre telle que *Pêcheur d'Islande* dans son cadre réel, dans son atmosphère vraie, lui ont apporté le concours le plus intelligent et le plus dévoué.

De cette aide si précieuse, Jacques de Baroncelli a voulu que la Presse fût témoin. Il invita, au mois de mai, un certain nombre de journalistes parisiens à venir assister à Paimpol au départ pour les mers d'Islande — où l'on partait tourner les scènes de pêche et de navigation — de la goélette « Marie » frêtée tout exprès pour la réalisation exacte et véridique du film.

« L'autre matin, conte M. René Jeanne, J. de Baroncelli, pour réaliser quelques scènes montrant l'embarquement des matelots pour le grand départ vers l'Islande, avait réuni ses artistes sur le quai au bord duquel se balançait la belle goélette que son armateur avait consenti à débaptiser pour qu'elle portât le nom choisi par Loti : « La Marie ». Comme pour un vrai départ, les femmes étaient venues en grande toilette : Châle noir et légère coiffe de tulle, et de tous leurs yeux qui, au soir des vrais départs, ont pleuré des larmes si amères, elles regardaient ce départ qui n'en était pas un et pourtant n'en était pas la parodie... Elles regardaient, toutes, comme si elles sentaient qu'un peu de leur âme, alourdie par tant de deuils, dut passer dans les images que l'appareil enregistrerait. Quand les artistes s'arrêtaient, elles évoquaient des souvenirs : « L'autre fois, disait l'une, l'autre fois, c'était moins bien, Gaud était plus grande mais son bonnet était trop beau ! » Et elles entourent d'un regard tendre la Gaud d'aujourd'hui (Mme Sandra Milovanoff), s'étonnant qu'elle peut être si semblable aux plus jolies d'entre elles. « L'autre fois, reprenait une autre, Loti était venu. C'était lui qui, au cimetière de Ploubazlanec, avait inscrit le nom de Yann sur la plaque des disparus... Cette fois, ce n'est pas lui qui ira avec ceux-ci au vieux cimetière ! » Et les voix se faisaient plus basses.

On se mit à « tourner ». Soudain une vieille sortie de la foule : elle tenait à la main un gros bouquet de lilas et de genêts et le tendit à Charles Vanel que, depuis qu'il est arrivé, chacun confond si bien avec le héros qu'il incarne, que partout on le désigne du nom de Yann. Alors une autre vieille s'approcha et, regardant la vieille au bouquet d'un air de défi, proclama : « Mais c'est moi la plus vieille, la plus vieille de tout le pays ! » Et l'artiste embrassa les deux vieilles.

Les journalistes parisiens, embarqués pour quelques heures sur « La Marie » eurent, au surplus, un avant-goût de ce que la croisière qu'allaient entreprendre les réalisateurs de *Pêcheur d'Islande*, pouvait leur réserver de difficultés et de peines. A peine, en effet, la goélette venait-elle de quitter la baie de Paimpol, qu'une violente tempête l'assailait et, en un instant, le pont fut couvert d'une épaisse couche d'énormes grêlons.

« La Marie », cependant, fit voile dès le lendemain, pour l'Islande, où devait être reproduite, en pleine mer, la rude vie des pêcheurs de morue.

Ainsi a été tourné *Pêcheur d'Islande* dans un constant souci de rendre au chef-d'œuvre de Pierre Loti, l'hommage de respect et d'admiration qui lui est dû.

Au sujet de « Pêcheur d'Islande »

Les voix de la presse

Commençons d'abord par le foyer de la lumière : Paris. Monsieur Jean Chataignier écrivait dans le *Journal* : « ...Il faudrait tout citer pour être complet, puisque tout est remarquable dans ce poème de la mer et de l'amour. » M. Emile Vuillermoz dans le *Temps* : « Voilà le type même du film qui démontre aux adversaires de l'art silencieux la souplesse, la richesse et l'éloquence spéciale de la technique cinématographique. Une telle réalisation précise avec netteté les données du problème esthétique posé par ce nouveau mode d'expression si mal employé jusqu'ici. Nous nous trouvons en présence d'un film d'atmosphère. Cette atmosphère essentielle de l'ouvrage. Dans le nouveau film de Baroncelli l'actrice principale est la Vague. Nous la voyons tour à tour séduisante ou terrible, souriante ou grimaçante. L'œuvre est particulièrement émouvante. Mais sa qualité technique, son style aisé et la distinction de sa couleur photographique lui donneront également une place privilégiée dans l'estime des professionnels. »

Puis c'est M. Georges Roche, dans le *Matin*, qui nous dit toute son admiration pour l'animateur de ce roman, M. de Baroncelli : « Il a compris, écrit-il, toute la naïveté, toute la simplicité des rudes gars qui vont dans les mers d'Islande chaque année lutter contre les éléments tandis qu'au foyer calme les attendent épouses, mères et fiancées. »

« Point de vulgarité dans cette fresque habilement brossée du mystère, de la poésie, de la tendresse, du drame profond humain et vrai. Et c'est là tout le secret du cinéma, copie fidèle de nos joies ou de nos douleurs. »

« Bien servi par des interprètes de premier plan, comme Sandra Milovanoff, qui sait exprimer par un regard, une attitude, un geste simple, une souffrance, un désir, un regret, un espoir comme Charles Vanel, qui donne à Yann le visage que Loti avait créé, comme Mme Boyer, admirable grand-mère Moan, d'une sobriété de moyens d'une valeur dramatique incomparable. »

Enfin, la critique de la presse suisse, enthousiaste sans réserve. M. Bernhard tout d'abord dans la *Tribune*, met en relief « les qualités exquises de cette œuvre toute d'émotion et de sentiment et où le ton de l'original a été si heureusement et scrupuleusement conservé ». M. Haubrecht dans la *Suisse* donne des extraits de

cette « histoire de bel amour qui sera contée cette semaine à l'écran du Modern-Cinéma ; et M. Porta, dans la *Feuille d'Avis*, donne son opinion à l'emporte-pièce superlatif en disant — tout net — : « C'est splendide. C'est toute la mélancolie, toute l'émotion, toute la profondeur du roman, avec, en plus, une illustration qui est des plus belle, des plus large, des plus évocatrice que le film français nous ait données. » Comme on le voit, nos confrères n'ont que des éloges à exprimer sur *Pêcheur d'Islande* ; il y a donc des chances pour que le public y aille aussi de sa petite larme et soit satisfait de ce drame de la mer mis à l'écran avec succès.

MODERN-CINÉMA, S. A.

Pêcheur d'Islande

« Il ne revint jamais. Une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande, au milieu d'un grand bruit de fureur avaient été célébrées ses noces avec la mer. » Voilà le dénouement de l'histoire du bel amour et de grande détresse qui vous sera contée au *Modern* cette semaine. Histoire d'un pêcheur d'Islande et de sa compagne, la douce Gaud, sous les traits de Sandra Milovanoff aux grands yeux de lumière grise. Voilà un beau film qui respecte l'inspiration poétique de Loti et lui accorde ses droits.

Le soir des noces d'Yann et de Gaud, la mer en colère déferle sous le vent qui ouvre les portes, la tremblante épouse repousse de toute la force de ses frêles mains le mauvais présage. La mer se calme : ce n'est que demain qu'elle revendiquera, sous prétexte de pêcher, celui qu'elle a choisi et qu'elle l'entraînera « vers la belle aventure, à la merci des lames, au risque de la mort ».

La barque est parée, une dernière étreinte vive les lèvres de celui qu'elle emporte et de celle qui demeure au rivage, la barque est partie déjà que les mains unies s'accrochent et se meurtrissent encore. Départ pareil à tous les départs où les amants, contre la destinée, ne peuvent plus rien. Le visage de Gaud se pétrifie dans l'attente... demain... puis un autre demain... encore un autre cent autres, enfin !

Les jours, les jours, les jours immenses ô délices, Avec le soleil lent glissant vers les soirs lisses.

Les chapeaux noirs des vieux et les coiffes blanches des femmes sont tournés vers la mer. Une barque... une autre... une autre encore, toutes les barques ! sauf celle de Yann perdue en mer.

Haubrecht.

Snap shot

Pour des considérations inactuelles, les animateurs choisissent souvent leurs interprètes sans se soucier de l'allure et de la physiognomie du personnage que doit incarner l'acteur, c'est ainsi que l'on a choisi Mille Iribe pour jouer dans *Le Gardien du Feu*, du grand poète breton, Anatole le Braz ; ce choix est fâcheux, Marie-Louise Iribe n'a rien du type celtique. Je l'ai connue à Berlin où elle tournait *Les Yeux dans l'ombre* ; je crois qu'ils y sont encore.

Les Américains ont eux-mêmes reconnu le ridicule de leurs films historiques, grâce aux critiques indépendantes qui en avaient signalé l'absurdité, surtout en France dont les Yankees s'accrochent à tourner l'histoire, bien qu'ils ne connaissent de Paris que le *Maoulin Raouge*.

Dans le *Journal*, Antoine, après avoir rendu hommage à l'art des Allemands au point de vue reconstitution, annonce que les Américains viennent de créer une commission d'études historiques chargée de venir se documenter en Europe.

Espérons que cette commission cinégraphiste montrera autant de zèle et d'intelligence que ses congénères politiques.

Mais le document historique ne suffit pas pour faire un beau film, il y a surtout les interprètes, lorsqu'il s'agit de personnages historiques que la légende a auréolés. Jusqu'ici les Yankees n'ont pas montré une grande perspicacité dans le choix de leurs acteurs. Ainsi ce Wallace Beery au masque de paysan surnois, est chargé du rôle de monarque : *Cœur de Lion*, etc. ; son facies le désigne pour jouer les brutes alcooliques de l'Alaska ou les tenanciers de maisons borgnes, bien qu'en ce rôle il soit inférieur à Warner Olland dont la physiognomie est plus expressive et le jeu plus subtil.

Dans cette manie de servir un acteur à toutes sauces jusqu'à ce que le public en soit saturé, le côté boutiquier joue un rôle déterminant ; lorsqu'un acteur a acquis une certaine notoriété la réclame est faite, alors il tourne comme un Der-vice.

Les metteurs en scène français ne commettent pas ces erreurs dans les films historiques. L'un des meilleurs animateurs vraiment français, Henri Roussel, l'a montré dans ses deux chefs-d'œuvre : *Les Opprimés* et *Violettes impériales*, où rois, princes, empereur sont vivants, souriants, sans tomber dans la trivialité yankee. Il ne viendrait pas à l'esprit d'un Français de choisir le Costaud des Epinettes pour interpréter le Chevalier Bayard.

La Bobine.

NOTRE CONCOURS

Le premier Concours que nous avons organisé la semaine dernière a remporté un tel succès que nous allons continuer ce petit jeu puisqu'il amuse nos lecteurs. Mais les solutions ne seront pas toujours aussi faciles à trouver ; cela ne pourra que contribuer à en augmenter l'intérêt.

La première solution juste que nous recevrons vaudra à la personne qui nous l'aura envoyée deux places gratuites dans un cinéma de Lausanne. La solution juste ainsi que le nom du gagnant arrivé le premier au poteau seront publiés dans notre numéro suivant.

Ce petit jeu aura un double avantage : d'abord celui d'aiguïser la faculté d'observation chez les fervents et amis du cinéma, et leur procurer ensuite une agréable soirée sans bourse délier.

La solution devra être adressée à la Rédaction de l'« Ecran Illustré », 22, avenue Bergères, à Lausanne, qui enverra les deux BILLETS GRATUITS à l'heureux gagnant.

La semaine dernière, nous avons reçu un grand nombre de solutions, presque toutes justes. Cela n'a rien d'étonnant, car la question était vraiment trop facile à résoudre ; mais c'est M. Josie Arditti, 4, rue Pichard, qui est arrivé le premier au but. C'est donc lui ou elle qui a bénéficié des deux fauteuils. Nous espérons qu'ils se sont amusés.

Solution juste : Mary Pickford. — Douglas Fairbanks. — Charlie Chaplin
Maintenant, attention et ouvrez l'œil.



Quel est le **nom** de cet acteur et quel est le **titre** du film dans lequel il joue cette scène ?